

LA LETTRE DE JÉRUSALEM

pour vivre et partager la spiritualité
des Fraternités de Jérusalem

Lettre n°47 – Juin/Juillet 2025

Une ville au cœur qui espère



Les villes bibliques sont des lieux où les communautés expriment leur identité, pour le meilleur et pour le pire, partageait le cardinal Pierbattista Pizzabella ofm, patriarche latin de Jérusalem, lors d'une conférence. Il y a Ninive, ville pécheresse qui se repend et est pardonnée ; ou Babylone, capable du pire. Il y a aussi Jérusalem, qui est des deux.

Si la ville biblique de Jérusalem se révèle lieu de désolation et d'espérance, nos « Jérusalem » – les villes et les lieux dans lesquels nous vivons – sont aussi marquées à la fois par des lignes de fracture et par une dynamique de vie. Il nous appartient, à nous chrétiens, d'y percevoir Dieu et, humbles porteurs de son espérance, de nous tourner vers les hommes. Une invitation toute particulière en ce jubilé de l'espérance.

En cette veille de Pentecôte, laissons donc l'Esprit Saint espérer en nous. « C'est en effet l'Esprit Saint qui, par sa présence permanente sur le chemin de l'Église, irradie la lumière de l'espérance sur les croyants : Il la maintient allumée comme une torche qui ne s'éteint jamais pour donner soutien et vigueur à notre vie. L'espérance chrétienne, en effet, ne trompe ni ne déçoit parce qu'elle est fondée sur la certitude que rien ni personne ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu. » (Bulle d'indiction du Jubilé 2025, n.3).

Que cette *Lettre*, prolongement de la précédente, puisse être l'occasion de retrouver cette espérance pour laquelle bat le cœur de la ville. Bonne lecture !

Frère Marc-Abraham

Malgré tout

Sœur Edith (Fraternités de Cologne)

La liste est longue, bien trop longue, mais les blessures ne peuvent de toute façon pas être simplement additionnées, comme s'il ne s'agissait que de chiffres. Dans l'espace d'un an, depuis mai 2024 jusqu'à aujourd'hui, nombre de villes allemandes ont été victimes d'attentats meurtriers : Mannheim, Solingen, Magdebourg, Aschaffenburg, Munich et, à l'heure où j'écris ces lignes, Hambourg.

Quelles que soient les raisons de cette terrible violence, quels qu'en soient les auteurs et leurs motivations haineuses ou malsaines, l'effroi et la sidération n'ébranlent pas seulement les familles et les amis proches des victimes, ils se gravent aussi comme un traumatisme dans le cœur de chacune de ces villes, dans son vivre ensemble, dans la confiance mutuelle des gens, plus ou moins évidente, quotidienne, peu réfléchie. C'est vrai : malgré tout, il existe un lien profond, pour ainsi dire souterrain, entre les habitants, une grande solidarité, même dans la souffrance, dans la compassion, dans la recherche de réponses à des questions pour lesquelles les mots bien souvent nous manquent.



Porter ensemble, au-delà de tous les clivages qui peuvent diviser une société, la souffrance de l'inconcevable, est quelque chose de très précieux. Mais, face à cette souffrance trop souvent récurrente, peut-on encore espérer la ville ? Espérer pour la ville et avec elle ? Déchiffrer en elle des signes d'espérance, plus forte que toute violence aveugle ?

Celui qui espère ne s'arrête pas trop tôt. Il assume l'ici et maintenant tel qu'il est, blessé et incompréhensible, mais il ne s'y laisse pas réduire. Son regard porte malgré tout plus loin, comme s'il y avait une sorte de certitude intérieure, silencieuse et forte, vers quelque chose de plus grand, de plus juste, vers quelque chose de pacifié, de réconcilié.

Il était frappant de voir qu'après chacun de ces attentats, de nombreux citoyens, encore sous le choc, ressentait le besoin de se rendre non pas à la mairie ou dans les salles communales, mais dans les églises. Non pas qu'ils soient tous, dans l'espace de quelques heures, devenus croyants ou priants fervents. Mais ils avaient manifestement le sentiment que le ciel et la terre se touchaient en ces lieux et que leur désarroi total et leurs larmes, leur désir de vie et leurs rêves de paix trouvaient ici un foyer. Certes, on pourrait considérer les innombrables bougies allumées comme des gestes bien pauvres et des signes d'impuissance. Mais une seule petite lumière vaut toujours mieux que de laisser la place à la sombre malédiction de la haine. Ces jours-là, beaucoup se sont décidés pour la lumière.

L'Église, avec ses visages multiples, n'est pas étrangère à tout cela. Impuissante à bien des égards, elle témoigne d'un amour désarmé et désarmant. Elle n'attend pas que les gens viennent à elle, bien qu'elle ouvre grandement ses portes. Elle se situe plutôt elle-même dans « toutes les lignes de fracture où l'humanité est brisée : véritablement, c'est le temps de l'épreuve où surgissent nos fragilités et où il devient important de rechercher ce qui nous porte et nous pousse à vivre. C'est peut-être aussi le moment de nous rappeler que nous sommes des croyants... en un Dieu qui s'est 'compromis' dans l'histoire des hommes jusqu'à partager leur condition : c'est la folie chrétienne et c'est notre foi. » (Pierre Claverie o.p.).

Ces jours-là, l'Église n'a pas prêché la haine ni tenté d'expliquer le mal. L'Église, dans ses représentants officiels comme dans de nombreux simples croyants, a témoigné du Christ infiniment présent dans ces lieux de fracture. Elle a confessé, encore et encore, que le dernier mot appartient à un Autre, vainqueur de toutes nos ténèbres. Car c'est aussi avec cette mission qu'elle a été envoyée dans ces villes : de vivre entièrement tourné vers Dieu et entièrement tourné vers les hommes, sachant que « quiconque reçoit le poids de Dieu dans son cœur y reçoit le poids du monde » (Madeleine Delbrêl).

Et c'est précisément là, dans ces lieux souvent si déchirés, qu'elle doit sans cesse ouvrir un espace à l'Esprit, seul capable de renouveler la face de la terre et celui du cœur humain, encore blessé mais déjà béni.

Photo : Fleurs et bougies déposées devant l'église Sankt Johannes de Magdebourg © LSE Wendland

La ville, entre désolation et espérance

Sœur Marie-Laure (Fraternité de Paris)



Peut-on peindre la ville aux couleurs de l'espérance ? La ville, dans l'Écriture, c'est Jérusalem. Même lorsque son nom n'est pas prononcé, on sait que la Ville, c'est elle. Une cité bien réelle aux prises avec les tourments de l'histoire : prise par David qui en fait sa capitale, menacée par les Assyriens, dévastée par les Babyloniens, sujette des Perses, des Hellènes et des Romains, elle fut, selon l'adage, trente-neuf fois détruite et quarante fois reconstruite. Mais elle est aussi la ville bâtie comme un écrin autour du Temple abritant la Présence, choisie par Dieu pour y faire sa demeure. Bien autre chose qu'un ensemble de pierres ajustées ou ruinées, la figure de l'humanité, tendue, malgré ses chutes et ses divagations, vers son achèvement, la figure de l'épouse destinée à l'Époux.

Jérusalem glorieuse est la cité choisie par David pour devenir capitale de son royaume, comme elle est ville sainte de son Dieu (2 S 5,7). Jérusalem, resplendissante de beauté et de ferveur lorsqu'en son cœur est ramenée l'arche d'alliance, dans les cris de joie, les danses et le parfum des holocaustes (6,12-17). Mais Jérusalem, l'infidèle, l'adultère, ne tarde pas à « aller vers les autres », à se tourner vers les idoles. S'écartant de la source de vie, elle bascule dans des conduites mortifères ; ne répondant pas à l'amour de son Créateur, elle s'enfonce dans le non-amour, ajoutant à l'impiété l'injustice : « Vous construisez Sion avec le sang et Jérusalem avec le crime. Ses princes jugent pour des présents, ses prêtres décident pour un salaire » (Mi 3,10-1).

Les images terribles de mort et de destruction se bousculent. Bientôt ce ne seront plus que pacages incendiés (Jr 9,9), remparts éventrés, terrasses escaladées (Jr 5,10), demeures violées. « La mort a grimpé par nos fenêtres, elle est entrée dans nos palais, elle touché l'enfant dans la rue, les jeunes gens sur les places » (Jr 9,20).

Mais alors que Jérusalem agonise sous les coups de l'assaillant, alors même que tout en elle n'est plus que ruines et saccages, alors qu'elle gît solitaire, abandonnée par ses fils déportés, le prophète, dans l'obscurité de la foi, déjà lui murmure, de la part du Seigneur, une parole de consolation : « Je te rebâtirai, tu seras rebâtie... » (Jr 31,4). Ne faut-il pas que tout espoir humain périclite pour que se lève l'espérance ?

Alors que ses enfants, « au bord des fleuves de Babylone » (Ps 137), pleurent à son souvenir, le prophète rappelle avec force l'amour éternel de Dieu pour sa ville sainte : « Vois, je t'ai gravée sur les

paumes de mes mains, tes remparts sont devant moi sans cesse » (Is 49,16). Du fond de leur détresse, il les invite à célébrer l'espérance : « Ensemble poussez des cris, des cris de joie, ruines de Jérusalem ! Car le Seigneur console son peuple, il rachète Jérusalem » (Is 52,9). La libération est figurée comme un nouvel exode qui ramène les exilés à Jérusalem en une procession triomphante : « Ceux qu'a libérés le Seigneur reviendront, ils arriveront à Sion criant de joie, portant avec eux une joie éternelle » (Is 35,10).

La ville désertée, ruinée, est rebâtie, restaurée ; elle retrouve son sens, en même temps que son centre, lorsque le nouveau Temple est consacré en une nouvelle procession sur les remparts, portée par « les chants d'action de grâce et la musique des cymbales, luths et cithares » (Ne 12,7), qui entoure Jérusalem de joie. Elle redevient la toute belle, sanctifiée par la présence de Dieu revenu en sa demeure, et retrouve sa vocation de lieu protecteur pour ses enfants, sein maternel à nouveau fécond. « Je ferai tes créneaux de rubis, avait rêvé le prophète, tes portes d'escarboucle et ton enceinte de pierres précieuses. Tous tes enfants seront disciples du Seigneur et grand sera leur bonheur » (Is 54,12-13).

Mais l'histoire déjà est grosse d'invasions nouvelles et de nouvelles destructions. « Viendront des jours où il ne restera pas pierre sur pierre ; tout sera jeté bas » (Lc 21,6). Au temps de Jésus, « aux jours de sa chair » (He 5,7), la Ville reste la capricieuse, écartelée entre la brutalité du pouvoir politique romain et la rigidité du pouvoir religieux juif, navigant de l'un à l'autre au gré de ses curiosités ou de ses intérêts. Aussi prompte à suivre le rabbi qui guérit les malades et donne du pain qu'à conspuer celui qui semble faire fi de la Loi et annonce un étrange royaume nouveau. « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu ! » (Mt 23,37). La grâce toujours paraît se heurter à l'indifférence, à la suffisance de la ville orgueilleuse. Y a-t-il place pour l'espérance, fracassée par la méconnaissance de l'amour ? « Lorsque Jésus fut près de Jérusalem, voyant la ville, il pleura sur elle, en disant : 'Ah ! si toi aussi, tu avais reconnu en ce jour ce qui donne la paix ! Mais maintenant cela est resté caché à tes yeux. (...) Ils ne laisseront pas chez toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas reconnu le moment où Dieu te visitait.' » (Lc 19, 41.44)

Et l'on pressent que la ville fervente, joyeuse, qui se presse avec des rameaux à la rencontre du Maître, et la ville sombre, hargneuse, qui quelques jours plus tard, hurle à la mort, la ville capricieuse, ne sera réunifiée qu'après la mort de l'Innocent. Qu'elle ne vivra réconciliée – tout tragique étant rédimé et « jeté dans l'étang de feu » (Ap 20,10.14) – qu'à l'avènement de la ville des derniers temps « Jérusalem nouvelle qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, prête pour les noces, comme une épouse parée pour son époux » (Ap 21,2).

Là sera l'accomplissement. L'espérance s'évanouit là où s'établit la vision. Mais, à vue humaine, ne prend-elle pas la forme de la foi ? Telle celle qui animait Abraham quittant sa patrie, car « il aspirait à une patrie meilleure, celle des cieux. Aussi Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu, puisqu'il leur a préparé une ville » (He 11,16).

La couleur de l'espérance que nous sommes appelés à vivre aujourd'hui, teinte l'annonce ultime faite aux apôtres : « Vous donc, demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez

revêtus de la force d'en haut » (Lc 24,49) ? À partir de la ville et par ceux qui consentent à se livrer à lui, l'Esprit va rayonner jusqu'aux confins de la terre. Là est notre espérance.

Espérer la Ville : transformation urbaine et vie chrétienne

Frère Charles (Fraternité de Paris)



La manière dont les chrétiens habitent la ville est profondément influencée par les multiples transformations des espaces urbains. Deux évolutions majeures sont repérables depuis plusieurs années dans les post-métropoles, comme celle de Paris : d'une part une diversification croissante de la population, sur le plan social, ethnique et religieux et d'autre part une tendance au repli identitaire ou du moins au regroupement affinitaire. Autrement dit, les villes modernes tendent à se fragmenter, créant des juxtapositions de "tribus" plutôt qu'une véritable société de rencontre. L'idéal de la ville inscrit dans la Bible comme lieu d'échange, de rencontre et de communion est régulièrement confronté à la dure réalité de la compétition, de la violence et de l'exclusion qui peuvent y régner.

Cet écart n'est pas sans conséquence sur la vie, la vocation et la mission des chrétiens dans la ville. Habiter chrétiennement la ville implique désormais de contester activement ces dynamiques de fermeture et de violence. L'Évangile a, depuis les origines, transformé les liens sociaux en réunissant des personnes que tout séparait (juifs et païens, esclaves et hommes libres). Cette capacité à transcender les divisions sociales et culturelles est toujours restée au cœur de l'identité chrétienne. C'est pourquoi l'Église est appelée à être

toujours plus un espace de communion, un lieu de rencontre des différences afin de rappeler à la ville son utopie fondatrice : être une véritable société. Pour un chrétien, cet appel à la réconciliation s'enracine dans l'Eucharistie autour de l'unique table qui rassemble une multitude de toutes nations, tribus, peuples et langues. C'est dans ce lieu source que s'instaure un lien de fraternité universel qui dépasse les identités communautaires et qui invite à la communion.

Dans le contexte actuel de diversification urbaine, la priorité ecclésiale est sans doute de faire signe plus que de faire nombre : devenir signe concret et authentique de réconciliation et de rencontre, Ainsi l'Église aide la ville à se rapprocher de sa destinée ultime, à devenir toujours plus la Jérusalem céleste, ville où tout ensemble fait corps.

PUISER AUX SOURCES

DIEU DANS LA VILLE



Si des hommes disent : « Dieu est mort », dans ma ville et dans d'autres villes, si des chrétiens ont été responsables, conscients ou non, puisque c'est moi qui vis aujourd'hui, c'est moi qui suis responsable : les chrétiens de tous les temps sont un et je ne suis pas seule chrétienne à vivre. Les autres et moi, que ferons-nous ?

Si nous sommes responsables que Dieu ait été perdu par des hommes, nous devons peut-être en souffrir, nous devons surtout leur rendre Dieu.

Nous ne pouvons pas donner la foi, mais nous, nous pouvons nous donner ; la foi a mis Dieu en nous, nous pouvons le donner en même temps que nous à la ville.

La question n'est donc pas de nous en aller n'importe où, ayant au cœur le mal des autres, il s'agit de rester près d'eux, avec Dieu entre eux et nous.

Il s'agit d'une mort et d'une résurrection, de mourir à ce que nous aurions été si nous étions seulement des hommes, de ressusciter à ce que nous sommes en étant des hommes chrétiens.

Il s'agit d'accepter la foi comme une amour vivant de Dieu, comme la vie de cet amour dans notre chair, dans notre cœur, dans notre esprit. De ne pas faire de la foi un contrat intellectuel où l'on se déclare d'accord, mais l'alliance dans la vie et pour la vie que la Vierge Marie a exprimé la première : « Qu'il me soit fait selon ta parole. »

Madeleine Delbrêl, *Indivisible amour*, Centurion, 1991, p.125

VERS LA « COMMUNION » PAR LA SOLITUDE

Notre vie moderne, même quand elle nous plonge dans la densité de ses foules, nous immerge bien souvent, et du même coup dans une profonde solitude chrétienne. La liturgie, dont nous essayons de jalonner nos journées sous forme de charnières spirituelles, est presque toujours une liturgie de solitaires.

Mais soyons prudents ! Sous prétexte de retrouver à travers tel morceau d'office la communion des saints, n'oublions pas cette petite « communion » visible de notre paroisse, de notre mouvement d'action catholique, de notre famille.

La prière commune est un des grands signes de la présence du Christ. Il n'est pas de prière individuelle qui nous permette de le mépriser. L'indice de notre fidélité, de notre sincérité liturgique, devrait être notre joie à retrouver l'office paroissial, la messe de communauté d'un mouvement, la prière du soir, ensemble, à la maison.

Chaque fois où Dieu nous demande d'aimer le monde, il nous le propose à travers une menue rencontre. La preuve d'un esprit liturgique universel, c'est notre bienveillance à vivre quelques parcelles liturgiques cordialement avec nos frères.

Madeleine Delbrêl, *La sainteté des gens ordinaires*, Nouvelle Cité, 2009, p.150

Assemblées générales de nos Fraternités monastiques



Le 30 mars 2022, au terme d'une visite apostolique, le préfet du Dicastère pour les religieux a adressé une lettre aux frères et sœurs de Jérusalem nous demandant de lancer un processus de Discernement et de Réforme et a nommé deux assistants apostoliques. Au cours de ces trois dernières années, tous les frères et sœurs ont pu s'engager dans un travail intense, en vivant plusieurs rencontres en assemblées, en s'impliquant dans différents groupes de travail et rencontres par fraternités. Au terme de cette période va donc s'ouvrir, à la demande du Dicastère, des assemblées générales concomitantes pour nos deux instituts, qui auront lieu du 27 juin au 13 juillet 2025.

De leur côté, les frères se réuniront dès le 21 juin pour un temps d'élection, au terme du mandat de frère Jean-Christophe en tant que prieur général et de son conseil.

Ces temps de rencontre et de discernement, importants pour nos communautés, affecteront notre présence dans nos lieux d'implantation :

- A Paris, il n'y aura pas de liturgies du jeudi 26 juin au lundi 14 juillet inclus.
- A Strasbourg, il n'y aura pas de liturgies, du jeudi 26 juin au lundi 14 juillet inclus à l'exception des messes dominicales les 29 juin (à 11h), 6 juillet (à 17h30) et 13 juillet (à 17h30) assurées par la paroisse.
- A Florence et à Gamogna, il n'y aura pas de liturgies du mercredi 25 juin au mercredi 16 juillet inclus. Pendant cette période, la messe quotidienne sera cependant célébrée, à 18h30 du mardi au vendredi, à 12h30 le samedi et à 11h le dimanche à la Badia.
- A Montréal, il n'y aura pas de liturgies du lundi 23 juin au lundi 21 juillet inclus.
- A Cologne, il n'y aura pas de liturgies du vendredi 27 juin au lundi 18 août inclus.
- A Varsovie, il n'y aura pas de liturgies du jeudi 26 juin au jeudi 31 juillet inclus. L'adoration continue durant cette période.
- A Rome, il n'y aura pas de liturgies du jeudi 26 juillet au lundi 14 juillet inclus.
- A Vézelay, il n'y aura pas de liturgies du jeudi 26 juillet au lundi 14 juillet inclus.
- Au Mont-Saint-Michel, il n'y aura pas de liturgies du lundi 23 juin au lundi 14 juillet inclus.

Vous retrouverez les détails sur les sites internet respectifs de nos fraternités ainsi que sur notre portail web.

Nous confions le bon déroulement et cette étape de vie de nos instituts à votre prière !

L'équipe de la Lettre de Jérusalem

Une nouvelle prieure pour les sœurs du Mont-Saint-Michel

Cet après-midi du 30 mai, entre Ascension du Seigneur et Visitation de la Vierge Marie, les sœurs du Mont-Saint-Michel se sont retrouvées dans leur oratoire, en présence de Monseigneur Grégoire Cador, évêque de Coutances et Avranches et de sœur Anne, déléguée de sœur Ida, prieure générale des sœurs. C'était en effet jour d'élection au Mont ! Après sa nomination pour un an l'an passé, c'est **sœur Émilie** qui fut élue prieure des sœurs du Mont pour les cinq prochaines années. Merci Émilie pour ton oui joyeux et paisible ! Merci Monseigneur pour votre présence et vos paroles fraternelles. Nous avons pu rendre grâce ensuite, avec nos frères, durant les vêpres chantées dans la magnifique abbatale qui nous accueille chaque jour. Oui, Seigneur, tu es grand et tu fais des merveilles !

Sœur Elisabeth



« La ville représente un des lieux privilégiés de la rencontre de l'homme et de Dieu : elle est habitée par lui, sanctifiée par lui, consolée, réjouie par le Seigneur, fidèle, radieuse, sainte, rebâtie, restaurée et repeuplée par grâce du Très-Haut. »

Livre de Vie de Jérusalem, §128